

L'amour est mathématique... et réciproquement.

Martine BONCOURT

Petit-Jean entra dans la classe au CE1, s'installa sans dire un mot et ne fit pas plus de bruit que cela pendant environ une année sur les quatre qu'il devait y rester avant de rejoindre le collège.

Il s'y installa avec juste assez de présence - ou plutôt de non-absence - pour que je ne l'oublie pas. Mais il était si pâle, si incolore, si lisse, si transparent, si désireux de se fondre dans une masse supposée englobante et confuse, floue et sécurisante, si soucieux de n'offrir à l'attention aucune marque, aucun indice, aucun signe qui attire, étonne, émeuve, interpelle, énerve ou séduise que... je m'intéressai à lui.

Son silence força mon écoute, son absence, ma curiosité.

Il s'était assis au premier rang, il parlait très peu, et lorsqu'il ouvrait la bouche, j'étais contrainte de me pencher vers lui, de m'approcher au plus près pour comprendre ses chuchotis.

Il ne faisait pas de texte libre et, en situation d'écrit obligé, se contentait d'une production banale et insipide qui collait au mieux à la photo qu'il avait trouvée dans "*La machine à écrire*" (sorte de boîte à stimuli pour l'écriture) et qu'il tentait de dépeindre d'un coup de crayon sec et mal aiguisé. D'ailleurs, s'il savait déchiffrer des sons, des mots et même des phrases simples, rien de ce qu'il percevait n'avait l'air de revêtir le moindre sens.

Il ne parlait pas au "*Quoi de neuf ?*", encore moins au *Conseil*. Il ne disait jamais rien.

Il était le plus jeune d'une famille de trois enfants, deux filles, une mère anxieuse et possessive et un père falot.

J'observai cependant chez lui une sidérante incapacité à entrer dans une quelconque logique chiffrée. Certes, il calculait juste, vite et loin, connaissait par coeur des tables d'addition, et par la suite apprit sans efforts celles de multiplication. Mais, confronté à une situation problème vraie ou fictive, il était perdu. Par exemple, aux alentours de Noël, nous utilisâmes les petits gâteaux apportés par les enfants pour amorcer la notion de multiplication. Au fur et à mesure que Petit-Jean ajoutait à sa collection un gâteau de plus, il le posait sur l'autre ou très près, et comme je lui demandais à chaque fois combien il en avait maintenant en tout, il répondait inva-

riablement "*un*". Je demandais "*Un quoi ?*" Il rétorquait : "*Un tas*". Ceci n'est qu'un exemple d'une longue série où je finis très vite de m'arracher les cheveux lorsque je compris la chose suivante : Il ne pouvait pas concevoir tout simplement qu'une entité distincte ajoutée à une autre entité distincte formait une troisième entité constitutive des deux autres mais non amalgamante. En clair, pour lui, un plus un ne pouvait être égal à deux ; un plus un faisait toujours un !

Je commençai à entrevoir une lueur lorsque je m'aperçus que sa mère l'emmenait et venait le chercher tous les jours à l'école, le tenant lui d'une main et son sac de classe de l'autre. Il avait alors huit ans, habitait à trois cents mètres de l'école et son chemin ne présentait pas le moindre danger.

Cette mère m'apparut alors comme le prolongement monstrueux du corps de son fils, exemple lumineux de la relation duelle dont parle Oury, de l'enfer binaire cher à Meirieu ou de la fusion marécageuse de Freud, dans laquelle s'engluent les couples mère-enfant qui n'ont pas réussi à couper le cordon. On nageait dans la toute-puissance fantasmagique, celle qui n'autorise pas l'enfant à trouver ses propres limites, puisqu'il est soudé à sa mère, et l'empêche d'entrer dans le symbolique. Ni lecture, ni écriture, ni calcul. Ne pouvant trouver ses propres marques, sa propre identité, Petit-Jean ne pouvait s'inscrire en tant que sujet autonome, n'avait pas accès à la parole qui s'engage et qui dit "*Je*".

Et comme des morceaux de puzzle, les petites choses que j'avais notées au fil du temps, ces petits riens sans signification dans l'instant, venaient s'emboîter, se répondre dans une sorte de cohérence interne à la logique rigoureuse.

À commencer par ce père qui n'assurait pas son rôle médiateur dans la relation oedipienne, "*castrateur*" au sens où Dolto l'emploie c'est-à-dire au sens bénéfique, qui permet de faire le deuil, en l'occurrence de cette fameuse puissance fantasmagique, et qui, ce faisant, empêchait le gamin d'entrer dans le langage. Tant qu'il n'y a pas de nécessité, tant que l'enfant vit en symbiose avec sa mère, il ne va pas chercher du côté des mots. Les mots se situent dans l' "*entre*".

Ainsi, en me contraignant à coller mon oreille à lui pour que je puisse l'entendre, Petit-Jean tentait-il sans doute inconsciemment de reproduire avec moi la relation fusionnelle qu'il vivait avec sa mère dont il était momentanément séparé et dont l'absence devait le faire cruellement souffrir. De la même manière, la masse des enfants dans laquelle il essayait de se fondre, pouvait lui donner l'illusion du cocon momentanément reconstitué, en même temps qu'elle l'effaçait en tant que sujet autonome. Pas de texte où il aurait pu se dire, pas de prise de parole en classe, et encore moins dans les instances réservées.

La structure mentale se calquait parfaitement sur la structure affective : "un plus un égale un !" De là découlait l'impossibilité d'entrer dans la logique mathématique.

Petit-Jean est sorti de l'amalgame, du chaos, tout doucement, à petits pas, comme se fait tout apprentissage. Qu'est-ce qui l'aura aidé à s'en sortir ? Je ne saurais le dire. Il me plaît à penser qu'ont pu opérer des paroles adressées à la mère pour qu'il porte lui-même son sac (= ses affaires, son corps, lui), conseil qu'elle finit par suivre une fois qu'elle en perçut l'enjeu, après que je fus maintes et maintes fois revenue à la charge. Il me plaît à croire que de l'avoir déplacé d'une table collée à mon bureau à une autre située vers le milieu de la classe (il ne s'agissait pas de lui signifier un rejet, mais de marquer de la distance entre nous, celle qui permet, comme dit Oury, d'être assez loin pour bien se voir, assez près pour bien s'entendre, avec ici l'absolue nécessité d'une médiation physique par le groupe d'enfants) l'a contraint à se dissocier mentalement de l'environnement immédiat et de percevoir son contour propre.

Peut-être aussi que le "métier" auquel il s'accrocha pendant des années, responsable de la porte, l'aida un tant soit peu à distinguer le dedans du dehors, le lieu du non-lieu, le moi du non-moi. De même le "Quoi de neuf ?", le Conseil, où il finit, après une année entière d'atermoiement, à prendre la parole, jusqu'aux ceintures de couleurs lui permirent à la fois de trouver une aire d'accueil jalonnée de repères, de se dire et de se reconnaître en tant qu'être singulier et autonome.

Enfin, qu'il ait investi peu à peu le texte libre dans lequel il put dire, par personnage imaginaire interposé, ses angoisses de rester un "pourrisson" (Oury) et son désir de grandir, eut peut-être pour effet de faire en sorte qu'il puisse affirmer, parce que c'était enfin vrai dans son corps et dans sa tête :

"Un plus un égale deux"

Martine BONCOURT
novembre 1997

